

grave. Le Père le reprit encore avec charité et douceur, mais en même temps avec force et fermeté, et il lui déclara que, s'il ne se corrigeait pas, il en arriverait mal pour lui et pour ses parents. La chose ne fut que trop vraie. Ce frère, après une nouvelle faute, abandonna sa vocation et se retira chez son frère. Peu de temps après, celui-ci, qu'il avait aimé désordonnément, et pour lequel il avait sacrifié sa conscience et sa vocation, lui vola tout l'argent qu'il possédait et le chassa de sa maison. Quelques années plus tard, ce religieux apostat tomba malade, fit son testament en faveur d'une sœur qu'il avait, et mourut, après avoir éprouvé bien des tribulations. Son indigne frère intenta un procès à cette sœur au sujet de ce testament dont il convoitait le bénéfice; il ne craignit pas de calomnier son frère défunt devant les tribunaux, et de produire même de faux témoins qu'il avait payés. Mais la justice de Dieu l'attendait là, et ne lui laissa pas le temps de voir décider cette affaire. Par suite des peines qu'il se donna et des courses qu'il fut obligé de faire pour gagner ce procès, il prit une pleurésie qui le mena en peu de jours au tombeau, sans qu'il pût se reconnaître et recevoir les sacrements. C'est ainsi que le malheureux religieux dévoyé, par un trop grand attachement pour ses parents, viola ses vœux, perdit sa vocation, vécut et mourut dans de terribles angoisses, porta la désolation dans sa famille, rendit son frère voleur, ruina même ses affaires temporelles, et, ce qui est infiniment plus déplorable, le mit dans le plus grand danger de perdre son âme. Voilà comment s'accomplit la menace du Père Champagnat : *Si vous ne vous corrigez, il en arrivera mal pour vous et pour vos parents.*

## CHAPITRE ONZIÈME

De son amour pour la mortification.

**C**EUX qui sont à Jésus-Christ, dit saint Paul, ont crucifié leur chair avec toutes ses passions et ses désirs déréglés. Toute leur application est de dompter leur corps, de l'assujettir à l'esprit, et d'accomplir en leur chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. L'occupation des hommes véritablement mortifiés est de remplacer dans leur cœur l'amour des richesses par l'amour de la pauvreté, l'amour du plaisir par l'amour de la croix, l'amour des créatures par l'amour de Notre-Seigneur. Comme saint Paul, chaque jour ils meurent à eux-mêmes, aux inclinations de la nature, à la vie des sens, aux jouissances temporelles, pour ne vivre plus que pour Dieu et pour l'éternité.

C'est ainsi que vécut le Père Champagnat. Toute sa vie ne fut qu'une perpétuelle immolation des facultés de son âme et de son corps à Dieu par le glaive de la mortification. Il serait trop long de tracer ici le tableau de sa vie dure et mortifiée. D'ailleurs, pour en avoir une idée, on n'a qu'à se rappeler ce que nous en avons dit dans cette histoire. Il nous suffira donc, pour remplir notre but, de rapporter quelques traits qui n'ont pas encore été cités, et de donner plus de détails sur certains autres que nous n'avons fait que toucher.

Naturellement dur pour lui-même, il n'accordait à son corps, en nourriture, en repos et en soulagement quelconque, que ce qu'il ne pouvait lui refuser. Il s'était fait une loi de ne jamais rien prendre entre les repas, et il l'a observée toute

sa vie, même quand il se livrait à des travaux pénibles, même dans ses voyages. On l'a vu marcher des journées entières par des chaleurs étouffantes, et refuser en arrivant toute espèce de rafraîchissement, et jusqu'à un peu d'eau. Il disait, pour cacher sa mortification, qu'il n'était pas habitué à prendre entre les repas, et que ces sortes de soulagements étaient plus propres à ruiner la santé qu'à soulager les petites incommodités que pouvaient occasionner la soif et le besoin de manger. « Puis, ajoutait-il, le corps s'habitue à tout, et c'est en refusant de le satisfaire qu'il devient moins exigeant. Au contraire, si l'on boit aujourd'hui, parce que l'on a soif, demain à pareille heure, le même besoin reviendra plus impérieux que la veille; et si l'on est toujours à contenter la nature, où sera la mortification, où seront l'esprit de sacrifice et la vie chrétienne? » Dès le séminaire, il s'était accoutumé à ne faire que rougir l'eau; il se priva même longtemps du vin, qu'il regardait comme l'ennemi de la chasteté. « Rien, disait-il, n'est plus propre à enflammer la concupiscence et à irriter les passions que l'usage immodéré du vin; celui qui ne sait pas se mortifier et qui s'écarte de la sobriété ne sera jamais chaste. » Longtemps il crut que les frères pourraient se passer de vin; plus tard, lorsqu'il se vit obligé de le permettre, il défendit expressément de le boire pur, excepté le cas de maladie; et il a réglé qu'on le tremperait toujours moitié eau. Dans ses repas, il ne prenait ordinairement que deux plats, et lorsqu'il était seul, il ne permettait jamais que l'on en servît davantage. Il était tellement indifférent pour le genre de nourriture, qu'il n'a pas été possible de savoir ce qu'il aimait ou ce qu'il n'aimait pas, si ce n'est qu'il préférait les choses les plus communes et les plus ordinaires. Il prenait tout ce qu'on lui présentait, et jamais il ne s'est plaint, quelque mal apprêtés que fussent les aliments. Il n'a fait d'autres reproches au frère chargé de la cuisine que celui de trop bien préparer ce qu'il lui servait; et si les mets qu'on lui présentait lui paraissaient un peu recherchés, il n'y touchait pas.

Lorsqu'il visitait les frères dans les établissements, il vivait avec eux, se contentait de leur ordinaire pauvre et frugal; et il n'allait manger chez MM. les curés que dans des cas extrêmement rares et lorsqu'il ne pouvait pas convenablement s'en dispenser. Dans ces occasions, il ne permettait jamais que les frères fissent de l'extraordinaire à cause de lui, et ils ne pouvaient rien faire qui lui fût plus agréable que de s'en tenir au régime de la communauté. Plusieurs fois il a réprimandé les frères directeurs qui s'en écartaient, et a fait renvoyer des plats que l'on apportait en sus de ce qui est marqué dans la règle. Dans un établissement où il fut obligé de passer une huitaine de jours par suite d'une inondation qui rendait les chemins impraticables, on ne lui servit pendant ce temps que des pommes de terre et du fromage blanc, parce que la maison était très pauvre. Il fut si content de cet ordinaire et si édifié de la simplicité et de l'esprit de pauvreté des frères que bien des fois, plus tard, il en témoigna sa satisfaction et sa reconnaissance au frère directeur et fit l'éloge de ses fromages blancs.

Dans un autre poste, où il arriva au moment du dîner, comme le frère directeur lui faisait des excuses et se lamentait de ce qu'il n'avait rien à lui donner, le Père lui dit avec bonté : « Ne vous inquiétez pas, mon cher frère; je mangerai avec vous, et ce que vous avez me suffit. — Mais, mon Père, nous n'avons qu'une salade et du fromage. — Et des pommes de terre, n'en avez-vous point? — Nous en avons, mais elles ne sont pas préparées, et il faudrait trop de temps pour les faire cuire. — Allez-en chercher; je vous aiderai à les apprêter; en nous y mettant tous, la chose sera bientôt faite. » On court chercher les pommes de terre, il se met à les peler avec les frères; et comme le frère cuisinier était nouveau et s'entendait peu à les préparer, il lui montra comment il fallait s'y prendre, prenant la poêle et les faisant frire devant lui.

Comme il arrivait une autre fois de voyage et que le frère

cuisinier se disposait à lui préparer à dîner : « Ne vous dérangez pas, lui dit-il, et contentez-vous de me donner les restes du dîner des frères. — Mais, mon Père, il n'y a pas eu de restes. — Et cette viande que je vois là dans ce coin. — Elle est gâtée, et les frères n'ont pu la manger. » Il la prend, la goûte et s'étonne de la délicatesse des frères ; puis il en mange pour son dîner et se fait réserver le reste pour le soir. Il est pourtant certain que la viande sentait mauvais au point que les frères, qui n'étaient pas difficiles, n'avaient pu la manger ; mais son amour pour la mortification ne lui permettait pas d'y regarder de si près, et toutes les fois qu'il trouvait l'occasion de faire à Dieu un sacrifice et de mortifier la nature, il ne la laissait pas échapper.

On ne sera pas étonné, après cela, qu'il ait tant recommandé aux frères la sobriété et la mortification dans la nourriture. Dans son opinion, ce genre de mortification est l'a, b, c de la vie spirituelle ; et il tenait pour certain : 1<sup>o</sup> que celui qui ne sait pas réprimer la gourmandise triomphera difficilement des autres vices, et qu'il sera toujours lâche dans la pratique de la vertu ; 2<sup>o</sup> que celui qui ne sait pas commander à sa bouche et qui est l'esclave de sa sensualité ne saura pas se faire violence lorsqu'il s'agira de résister à des tentations plus délicates et plus dangereuses ; 3<sup>o</sup> que l'impureté est toujours précédée de la gourmandise ou de la paresse. Aussi les fautes de gourmandise étaient celles qu'il pardonnait le moins. Il ne voulait pas que l'on prît rien sans permission entre les repas, et quiconque était surpris avoir goûté un fruit ou tout autre chose était réprimandé et puni publiquement. « Ne savez-vous pas, disait-il, qu'Adam s'est perdu, et avec lui tout le genre humain, pour avoir fait une semblable faute ? Il paraît que c'est peu de chose de goûter un fruit, de manger une bouchée de pain, de prendre toute autre bagatelle de ce genre ; mais cela suffit pour satisfaire la nature, pour contenter la sensualité, pour réveiller les passions, pour affaiblir la grâce et la piété, et par là même,

pour exposer l'âme aux plus grands dangers. Celui qui ne sait pas se mortifier dans ces circonstances, et qui suit les inclinations de la nature, se prépare de grandes chutes. Qui veut être fort et ne pas faillir dans les grands combats, doit être fidèle à se mortifier et à se vaincre dans les petites choses. »

Il paraissait extrêmement peiné lorsqu'il entendait certains frères murmurer et se plaindre de la nourriture. « Nous ne sommes pas venus en religion, disait-il, pour être bien traités et pour ne manquer de rien, mais pour nous mortifier et pour faire pénitence. Les frères sensuels ne sont religieux que de nom et d'habit. J'ai toujours remarqué que ceux qui s'occupent beaucoup de leur corps pensent peu à leur âme, et que ceux qui prennent un soin démesuré de leur santé n'en prennent qu'un fort médiocre de leur perfection. L'expérience m'a appris aussi que ceux qui se plaignent de la nourriture sont des gens qui n'avaient pas le nécessaire dans le monde, et qu'ils ne se sont faits religieux que pour avoir une existence assurée et commode. Les religieux qui étaient dans l'abondance chez leurs parents ne se plaignent jamais en communauté, quoique plusieurs choses leur manquent ou ne soient pas de leur goût, parce qu'ils sont venus en religion pour souffrir, pour s'immoler à Dieu par la mortification. Aussi, de quelque manière qu'on les traite, ils sont contents et savent profiter de toutes les occasions qu'ils trouvent de souffrir. »

Le bon Père regardait son corps comme son plus grand ennemi, et ne cessait de le tourmenter et de le faire souffrir. Dès le séminaire, il l'affligeait par la discipline et le cilice, et il a continué toute sa vie d'user de ces instruments de pénitence. Ayant un jour mené dans sa chambre le jeune homme qu'il avait choisi pour en faire la première pierre de son institut, après lui avoir parlé de plusieurs choses édifiantes, il sortit d'une petite cassette deux cilices et une discipline, et les montrant au pieux jeune homme : « Connaissez-vous ces